

Leneide Duarte-Plon
et Clarisse Meireles

Tito de Alencar (1945-1974)

Un dominicain brésilien
martyr de la dictature



KARTHALA

Collection Signes des temps

dirigée par Robert Dumont

Raconter l'histoire de Tito, c'est revenir sur la dictature militaire mise en place au Brésil en 1964. Installée sous le nom de « révolution rédemptrice », la dictature supprima le Parlement, gouverna par des actes institutionnels et mit en prison les opposants politiques. À cette opposition, va alors s'associer la partie de l'Église catholique qui avait choisi le christianisme de la libération. Des laïcs, des prêtres et des religieux, notamment des dominicains, en font partie. Ce livre suit les traces de l'un d'entre eux, Tito de Alencar.

En 1968, le dominicain Tito a 23 ans quand il s'engage, avec plusieurs de ses frères, dans des actions de soutien à la résistance et notamment à l'Action de libération nationale (ALN), dirigée par Carlos Marighella. Arrêté et emprisonné la nuit du 4 novembre 1969, Tito sera immédiatement interrogé sous la torture par l'équipe du commissaire Sérgio Fleury, puis transféré en d'autres centres où les actes de tortures reprendront. Échangé avec soixante-neuf autres prisonniers politiques contre l'ambassadeur suisse, capturé par un commando de résistants, il sera libéré mais banni du pays en janvier 1971. Réfugié en France, il se suicida quelques années plus tard. La torture avait réussi à le détruire de l'intérieur, transformant sa vie en un enfer de délires et d'hallucinations.

Lors de l'édition brésilienne de cet ouvrage en 2014, des personnalités en ont souligné la portée. « Le livre a changé la vision que j'avais de l'engagement des dominicains à l'époque » (Bernardo Kucinski, écrivain). « Il n'y a pas dans cette œuvre matière à spéculations doctrinaires. Tout est direct et vivant, comme se doit d'être le témoignage d'amis et compagnons qui ont partagé dans le danger les mêmes valeurs » (Alfredo Bosi, écrivain, professeur de littérature brésilienne et académicien). « Quel bel exemple de compréhension et de respect de sa tragique aventure chrétienne de liberté ! » (Magno Vilela, historien et ex-dominicain).

Publié aujourd'hui en français, ce livre vaut en lui-même pour l'honneur de Tito. Il vaut aussi pour notre époque, où la liberté et la justice restent toujours à préserver, ou à conquérir et reconquérir.

Leneide Duarte-Plon est une journaliste brésilienne vivant à Paris où elle est correspondante du journal Carta Maior. Son dernier ouvrage paru en portugais : La torture comme arme de guerre : de l'Algérie au Brésil. Comment les militaires français ont exporté les escadrons de la mort et le terrorisme d'État (2016).

Clarisse Meireles, journaliste et traductrice brésilienne, vit et travaille à Rio de Janeiro.

Conception graphique : B. Nemo



29 €

ISBN : 978-2-8111-2773-2

TITO DE ALENCAR
(1945-1974)

UN DOMINICAIN BRÉSILIEN
MARTYR DE LA DICTATURE

Visitez notre site : **www.karthala.com**

Paielement sécurisé

Édition brésilienne :

Um homem torturado ;

nos passos de frei Tito de Alencar

Leneide Duarte-Plon, Clarisse Meireles.

1^{ère} éd. Rio de Janeiro :

Civilização Brasileira, 2014, 420 p.

© **Édition française** Karthala, 2020

© **Pour les deux éditions : texte et photos**

Leneide Duarte-Plon et Clarisse Meireles

Couverture : Tito de Alencar, durant son séjour parisien (1971-1973).
© Wikimedia Commons/Joelkaula.

© Éditions KARTHALA, 2020
ISBN : 978-2-8111-2773-2

Leneide Duarte-Plon et Clarisse Meireles

Tito de Alencar **(1945-1974)**

**Un dominicain brésilien
martyr de la dictature**

Traduit du portugais (Brésil) par les auteures

Préface de Vladimir Safatle

Avant-propos de Xavier Plassat

Éditions KARTHALA
22-24, bd Arago – 75013 Paris

Cet ouvrage est publié
avec le concours de l'association :
Action des chrétiens
pour l'abolition de la torture (ACAT).

La torture ne peut exister que grâce au silence.
Juge Serge Portelli, Association Primo Levi, Paris

*Se souvenir de Tito,
c'est se rappeler ce qui s'est passé :
mais se souvenir crée aussi un devoir,
une exigence de justice.*
Frère Oswaldo Augusto Rezende Junior

Je peux promettre d'être sincère, pas impartial.
Goethe

Avertissement

Les auteures ont réalisé des dizaines d'entretiens ainsi que plusieurs voyages pour écrire ce reportage biographique sur Tito de Alencar Lima. Elles ont interviewé le psychiatre et psychanalyste français Jean-Claude Rolland, qui soigna Tito dans sa dernière année de vie. Presque tous les frères dominicains qui l'ont côtoyé à Paris et au couvent de L'Arbresle, où il se donna la mort, ont témoigné pour ce livre. Le frère Xavier Plassat, sorte d'ange gardien de Tito dans la dernière année de sa vie, fut un important fil conducteur dans cette période.

Les frères dominicains les plus proches de Tito au couvent de Perdizes, à São Paulo, ont également été interviewés, à l'exception de ceux qui n'ont pas voulu donner leur témoignage.

Les auteures ont interviewé aussi Nildes de Alencar Lima, la sœur de Tito de Alencar qui l'a élevé. Plusieurs amis et ex-guérilleros ont donné leur témoignage pour aider à reconstruire les dernières années de vie du frère Tito.

Ce livre suit les pas du frère dominicain, surtout après son installation au couvent de São Paulo, dans sa prison et son exil. Il raconte l'histoire d'un homme et de son époque.

Jean-Claude Rolland, Xavier Plassat et Nildes de Alencar Lima ont vu leurs vies redessinées par la trajectoire de Tito.

Entretiens réalisés

Frère Alain Durand, Frei Betto, frère Fernando de Brito, frère François Genuyt, ex-frère Ivo Lesbaupin, frère Jean-Pierre Jossua, ex-frère João Antônio Caldas Valença, ex-frère Magno Vilela, frère Oswaldo Rezende, frère Patrick Jacquemont, frère Paul Blanquart, frère Paul Coutagne, ex-frère Roberto Romano, frère Xavier Plassat, Carlos Eugênio Paz, Cid Benjamin, Daniel Aarão Reis, Eugênia Zerbin, Fernando Gabeira, Helvécio Ratton, Isabel Gomes Silva, Jean-Claude Rolland, Jean-Marc von der Weid, José Genoino, José Ribamar Bessa Freire, Luiz Alberto

Sanz, Luiz Eduardo Prado de Oliveira, Luiz Rodolfo Viveiros de Castro, Maria Helena Andrade Silva, Mário Simas, Nildes de Alencar Lima, René de Carvalho, Samuel Aarão Reis, Therezinha Zerbini, Yara Gouvea.

Panthéon pour les héros de la résistance à la dictature

Après avoir été libérée du joug de l'envahisseur allemand par la lutte armée qui unissait des résistants gaullistes, communistes et autres, la France a reconnu comme des héros les hommes et les femmes qui avaient risqué ou perdu leur vie pour la libération du pays, écrasé par un régime de terreur qui torturait et stimulait la délation. Dans la lutte armée, ils avaient affronté la Gestapo, la sinistre police politique des nazis qui tortura jusqu'à la mort Jean Moulin, leader et symbole majeur de la Résistance. La dépouille de Jean Moulin repose au Panthéon, à Paris, aux côtés d'hommes et de femmes qui ont fait la gloire du pays. La devise qu'on peut lire à l'entrée du Panthéon rend hommage à ces héros : « Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante ».

Eduardo Collen Leite, o Bacuri, Virgilio Gomes da Silva, o Jonas, Joaquim Câmara Ferreira, o Toledo, Carlos Marighella, Carlos Lamarca, Mário Alves, Vladimir Herzog, Manuel Fiel Filho, Paulo Stuart Wright, Stuart Edgar Angel Jones, Sonia Maria Moraes Angel Jones, Schael Schneiber et tant d'autres, assassinés pendant des séances de torture, fusillés ou disparus pendant la dictature civile-militaire de 1964, sont des héros de la résistance brésilienne.

Ce livre est dédié à ces hommes et ces femmes, morts ou disparus, qui ont affronté la barbarie et ont donné leur vie pour la restauration de la démocratie – détruite par le coup d'État de 1964 – et pour un idéal de justice sociale. Il est aussi un hommage à ceux qui ont survécu mais ont été torturés, exilés et bannis pour leur lutte dans la résistance à la dictature.

Le livre rend hommage, aussi, à ceux qui ont été détruits psychiquement dans les salles de torture comme Maria Auxiliadora Lara Barcellos, appelée Dora, Gustavo Buarque Schiller et Tito de Alencar Lima. Tous les trois ont quitté la prison pour partir au Chili, en janvier 1971, dans le vol des soixante-dix prisonniers bannis du territoire national. Ils avaient été échangés contre l'ambassadeur suisse, kidnappé par la résistance. Et tous les trois ont cherché dans la mort la liberté qu'ils n'ont pu retrouver en quittant la prison.

Le livre se veut un témoignage, parmi d'autres, contre la politique délibérée de l'oubli.

Remerciements

Au Dr Jean-Claude Rolland qui nous a reçues pour parler du patient qui a marqué sa vie.

À Nildes de Alencar Lima, pour les entretiens et pour sa générosité à toute épreuve.

Au frère Xavier Plassat, ami et soutien de Tito, pour ses entretiens et sa disponibilité.

À Magno Vilela, pour les entretiens et pour avoir ouvert avec générosité ses archives personnelles.

À Frei Betto, pour les entretiens et pour la lecture attentive et fondamentale de ce livre.

Aux dominicains français qui nous ont reçues pour parler de Tito et ont ouvert les archives des couvents Saint-Jacques, à Paris, et Sainte-Marie de La Tourette, à L'Arbresle, en particulier au frère Régis Morelon. À tous les dominicains brésiliens qui ont partagé la souffrance de Tito.

À Alcino Leite Neto, pour avoir suggéré un jour l'aventure enrichissante d'une biographie du frère Tito.

À Robert Dumont qui n'a pas hésité un instant à accueillir ce livre dans la collection *Signes des Temps*.

À Bernadette Forhan, présidente de l'ACAT.

Préface

Vladimir SAFATLE*

Cet ouvrage est la reconstitution de l'engagement militant de l'une des figures les plus tragiques de la résistance à la dictature militaire : Tito de Alencar.

Frère dominicain, fait prisonnier et torturé avec d'autres religieux qui avaient donné un soutien logistique à l'Action de libération nationale (ALN) de Carlos Marighella, Tito s'est suicidé des années après dans un couvent français. La torture avait réussi à le détruire psychologiquement, transformant sa vie, par la suite, en un enfer de délires et d'hallucinations.

Son histoire est l'une des représentations les plus abouties de l'engagement de la gauche catholique dans la lutte contre les dictatures latino-américaines, engagement qui fut seulement un chapitre de la longue histoire de secteurs de l'Église catholique dans son alliance avec des mouvements ouvriers communistes au XX^e siècle. En Amérique latine, terreau de la théologie de la libération, une telle alliance en vint à faire que des religieux, comme le colombien Camilo Torres, entrent directement dans la lutte armée. À cet égard, le livre de Leneide Duarte-Plon et Clarisse Meireles est un document important qui apporte la clarification d'un processus politique fondamental pour la compréhension de l'histoire contemporaine de l'Amérique latine. Il reconstruit des contextes historiques oubliés et distants dans le temps, principalement après le virage conservateur qui s'est produit à l'intérieur de l'Église catholique à partir de Jean-Paul II.

En racontant l'histoire de Frère Tito à partir d'une étude exhaustive, Leneide et Clarisse font également plus que la reconstitution de processus

* Philosophe brésilien.

historiques. À un certain moment, elles se souviennent de cette affirmation faite à Tito par un bourreau : « Si tu ne parles pas, tu seras cassé à l'intérieur, nous savons faire les choses sans laisser de marques visibles ». En vérité, cette phrase résume de manière précise la nature de la violence et la machine criminelle produites par la dictature brésilienne. « Faire les choses sans laisser de marques visibles », c'est-à-dire : soustraire les marques de violence à la vue publique, l'effacer et, avec elle, effacer les histoires qu'une telle violence a détruites.

La dictature brésilienne a, jusqu'à maintenant, bien réussi son forfait et, grâce à un tel succès, elle a réussi, d'une certaine manière, à ne jamais prendre fin.

Dans ce contexte d'invisibilité et d'oubli forcé, l'usage de la mémoire est un acte politique majeur, car il empêche que le temps puisse extorquer des réconciliations purement formelles. Contre le silence, il met en circulation les descriptions minutieuses, faites par Tito, de sa propre torture. Il nous fait sentir le tempo désespéré des torturés politiques, avec sa dévastation psychologique. Pour cela, le lancement de ce livre au moment où le coup d'État militaire compte près de soixante ans, au moment où le Brésil est confronté une fois de plus à la brutalité de la police militaire que la dictature a laissée, avec ses tortures et ses assassinats, nous aide à nous souvenir comment nous nous habituons à un État qui pratique les pires crimes contre sa population et d'où vient notre acceptation. Cependant, nous voyons progressivement les limites de cette opération. Peu à peu, vient à la lumière la présence de ceux qui, à contre-courant de décennies de refoulement, luttent pour empêcher que la complaisance historique envers les criminels qui se sont emparés du pouvoir de l'État soit le chapitre final de notre histoire. Nombreux sont les jeunes qui découvrent seulement maintenant la véritable face de l'histoire de leur pays. C'est à eux, et à nos écoles, que le livre de Leneide et Clarisse s'adresse.

Avant-propos

Xavier PLASSAT

« Honorer avec justice les voix étouffées »

En posant les pieds au Brésil pour la première fois en mars 1983, ramenant le corps de mon frère Tito, j'ai décidé de rester ici et c'est ici que je suis, à vivre les espérances, les luttes et la foi de Tito avec son peuple.

J'ai vécu avec le frère Tito dans la communauté dominicaine de L'Arbresle (France). Ce furent deux printemps, deux étés, mais un seul automne et un seul hiver. Lui, avec ses 27 ans et moi mes 23. Là, surgit entre nous une relation faite de complicité et d'amitié, de sourires et de rages, de lutte et de foi, affrontant Fleury : le redoutable Sérgio Fernando Paranhos Fleury, délégué du DEOPS¹ de São Paulo, l'un des principaux tortionnaires du régime militaire.

À l'intérieur de Tito, Fleury poursuivait sa torture destructrice, divisant son âme entre résistance et soumission.

Résistance, c'était lorsque Tito faisait des projets, jouait de la guitare, embrassait un ami, jouait avec des enfants, composait une poésie, priait, souriait.

Soumission, c'était lorsqu'il obéissait aveuglément à la mise en demeure hallucinante du « pape » dont la voix tourmentait son esprit sans arrêt, fuyant partout où il le lui commandait, ou se noyant en pleurs impénétrables et en silences désespérés.

1. DEOPS : Département d'ordre politique et social, la police politique du régime militaire brésilien. Fleury se faisait appeler le « pape », pendant les séances de torture des dominicains.

J'avais observé le bonheur que lui procurait la rencontre de membres de ma famille, mon père, ma mère, mes frères et sœurs en Auvergne, ou comment il s'amusait avec mes neveux ou encore avec les enfants rencontrés chez Joseph, notre voisin. C'était un ouvrier de l'usine de pièces détachées de Renault et un petit viticulteur à Sain-Bel. Avec lui, j'accompagnais une équipe d'ACO et je soutenais la section syndicale de l'usine dans laquelle, avec la sœur dominicaine Jacqueline, il était l'un des délégués élus. Tito trouvait cela très bon.

Mais Fleury le laissait rarement tranquille et, durant ces mois où nous avons vécu ensemble, Tito alternait sans cesse entre reddition et résistance. C'était comme s'il se trouvait acculé entre les murs de ce nouveau « corridor polonais » : mourir tout en vivant, vivre tout en mourant. La folle promesse qu'il avait reçue durant les réelles sessions de tortures s'accomplissait.

Selon ses propres paroles, enregistrées par ses compagnons de cellule :

« Ils désiraient me laisser suspendu toute la nuit sur le pau de arara². Mais le capitaine Albernaz objecta : "Ce n'est pas nécessaire, nous allons rester ici avec lui quelques jours de plus. S'il ne parle pas, il sera cassé à l'intérieur, car nous savons faire les choses sans laisser de marques visibles. S'il survit, il n'oubliera jamais le prix de son audace" ».

Ensemble, nous avons voyagé, chanté, pleuré, prié, plaisanté, défié. Nous avons partagé le meilleur et le pire. Le sol qui vient et le sol qui s'en va. Jusqu'à ce qu'un jour d'août 1974, dans la semaine de Saint Dominique, Tito résolut de se délivrer définitivement du tortionnaire et de la folie dans laquelle celui-ci prétendait l'engloutir.

Dans cet instant probablement envisagé de longue date, dans un mystère ultime de résistance et de foi, Tito lui a dérobé la prétention de pouvoir continuer, jour après jour, à lui voler sa vie.

« Mieux vaut mourir que perdre la vie. Option 1 : corde (suicide, *Bejuba*). Option 2 : torture prolongée, *Bacuri* ». Tels furent les derniers mots que Tito griffonna sur un feuillet qu'il utilisait comme marque-page et que j'ai trouvé quelques jours plus tard.

Je le compris ainsi : « *Ma vie est à moi, nul ne la prend : c'est moi qui la donne* ». « Il n'est pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa

2. Le pau de arara – littéralement : « perchoir de perroquet » – est une technique de torture consistant à placer un mât sous les genoux du prisonnier, après avoir attaché ensemble ses poignets et chevilles puis à suspendre le mât entre deux supports métalliques. (Note *AlterInfos* – DIAL.)

vie pour ses frères », chantait le peuple des communautés ecclésiales de base (CEBS), des rues et des campements de sans-terre lors de l'arrivée du corps de Tito dans la cathédrale de São Paulo puis, de nouveau, dans celle de Fortaleza. Avec justesse.

Selon Jean-Claude Rolland³, le psychiatre qui, à Lyon, avec une terrible clairvoyance, accompagna frère Tito à l'apogée de son tourment :

« La barbarie qui conduit certains hommes à la pratique de la torture contamine automatiquement tous leurs contemporains. Elle fait de chacun de nous des complices virtuels. Il y a au fond de nous, bien refoulée, une capacité de détruire l'autre et le tortionnaire ne fait qu'activer cette capacité de destruction ».

D'où la centralité de la parole qui rompt le silence ; de la raison qui répudie la barbarie ; de la mémoire qui s'arrache à la complaisance ; de l'histoire qu'il faut, sans fin, raconter.

À la globalisation de l'indifférence toujours plus répandue, il faut opposer la solidarité et la compassion qui naissent du sens aigu d'une filiation commune.

Alors que plus d'une génération nous sépare des événements ici racontés, le livre de Leneide Duarte-Plon et Clarisse Meireles arrive au bon moment. De concert, mère et fille sont allées puiser aux sources, entendre témoins et protagonistes, recueillir avec attention leurs paroles et reconstruire pour nous le canevas d'un drame qui eut, en la personne de frère Tito, un de ses dénouements les plus emblématiques.

Élaborer sans trêve ce travail de vérité et d'histoire est une exigence qui n'a pas de fin.

Il nous faut démasquer les convenances et dénoncer les complicités – au minimum les lâchetés – qui collaborèrent à rendre infernale et à retrancher la vie de militants, de frères, de compagnons qui rêvaient d'un autre pays et d'un autre monde possibles, et qui les ont destinés aux catacombes et à la mort.

Il nous faut écouter, restaurer et honorer avec justice les voix étouffées et les rêves de ces résistants et de ces combattants.

Sans une constante élucidation de la vérité – en particulier sur les ténèbres les plus tragiques de notre histoire – deviennent incompréhensibles et insurmontables les manifestations récurrentes de violence et de barbarie qui continuent à marquer notre temps, dans les prisons, les commissariats, les favelas ou les grandes fermes : la mise à mort de

3. Voir DIAL 3172 – « Soigner, témoigner » : note AlterInfos – DIAL.

jeunes, de *posseiros*, de Noirs, d'Indiens, de migrants, de travestis, de prostituées ; la traite des personnes, leur mise en esclavage ; la confiscation de l'espérance, la négation du bien-vivre.

Acte de mémoire insurgente, la lecture de ce livre, sans aucun doute, met à jour et alimente en chacun d'entre nous la capacité d'indignation. Plus de cinq cents ans après les propos du frère Antonio Montesinos, en défense prophétique des Indiens de l'île Hispaniola, le courageux avertissement de la première communauté dominicaine des Amériques demeure irrécusable : « Ces gens-là, par hasard, ne sont-ils pas des êtres humains ? »

D'où la nécessité et l'opportunité de ce nouveau livre sur Tito. Sur tous les Titos.

Gardons cet appel évangélique gravé sur sa tombe : « Si les disciples se taisent, alors même les pierres crieront » (Lc 19, 40).

Frère Xavier Plassat, Noël 2013.

PREMIÈRE PARTIE

AU BRÉSIL JUSQU'À L'EXIL

Qu'est-ce qui, au plus essentiel, organise
et donc définit une communauté humaine ?
Une solidarité entre les individus telle qu'ils
se font face, et comme des semblables
et comme des êtres radicalement différents.

Que veut Fleury de Tito : détruire en lui
ce qui ne lui ressemble pas. Mais on voit aussi
que si je détruis chez l'autre ce en quoi il diffère de moi,
je détruis du même coup ce en quoi il est mon semblable.

Que veut Fleury de Tito quand par la torture
il veut gommer toute différence entre lui
et ce dernier : sa disparition en tant qu'être.

Jean-Claude Rolland, psychiatre.

1

Hôpital de Lyon, France, 1973

À peine arrivé à la chambre de l'Hôpital Édouard Herriot, à Lyon, il s'est collé de face contre le mur, les bras ouverts en croix, comme s'il s'attendait à être fusillé.

« Je suis prêt. »

Ni le médecin ni les infirmières n'ont compris cette réaction. Sa souffrance était visible, son visage et son corps exprimaient une angoisse infinie.

Tito de Alencar Lima était un dominicain brésilien de 28 ans, qui habitait alors au Couvent Sainte-Marie de La Tourette, à L'Arbresle, près de Lyon, depuis juin 1973. Le jeune au regard perdu avait été amené au pavillon N des Urgences psychiatriques de l'hôpital par les frères Xavier Plassat et Roland Ducret, deux de ses amis les plus proches du couvent où habitaient environ quinze dominicains. Le chef des urgences, un dominicain devenu psychiatre, a facilité l'accueil du patient.

Ses confrères étaient au courant de sa mise en prison, le 4 novembre 1969, et de la torture atroce qui avait accompagné ses interrogatoires à São Paulo. À cette occasion, les dominicains français avaient signé une lettre ouverte au cardinal Roy, président de la Commission Justice et Paix du Vatican. La lettre, qui protestait contre la prison et la torture des frères dominicains brésiliens, est datée du 12 novembre 1969 et avait été publiée le 15 novembre par le journal *Le Monde*.

Les dominicains du couvent de Perdizes (São Paulo) avaient été arrêtés par le commissaire Sérgio Fleury, le chef de l'Escadron de la Mort. Ils étaient accusés d'appartenir à l'ALN (Action de libération nationale), organisation créée par Carlos Marighella, qui réalisait des actions armées de résistance à la dictature et préparait l'implantation de la guérilla rurale. À 24 ans, Tito avait été arraché du couvent de Perdizes comme un malftrat,

pendant la nuit. En compagnie d'autres frères il avait été conduit au Département d'ordre politique et social de l'État de São Paulo (DEOPS). Pendant la même nuit, Carlos Marighella était assassiné dans la rue Alameda Casa Branca.

Dans ce mois de septembre 1973, à l'hôpital de Lyon, le dominicain continuait à témoigner, corps et âme en lambeaux, du pouvoir de la destruction d'un régime dictatorial dans un lointain pays de l'Amérique latine appelé Brésil qui avait choisi la torture comme un des moyens d'éradiquer la lutte armée contre le régime.

Le jeune religieux paraissait ne pas se rendre compte qu'il était dans un hôpital. Il attendait à tout moment l'arrivée des tortionnaires. Ou pire, le peloton d'exécution, comme le lui avaient promis ceux qui l'ont torturé au DEOPS et à l'Opération Bandeirantes.

Plassat et Ducret ont raconté au Dr Jean-Claude Rolland, un des responsables des urgences psychiatriques, que Tito refusait d'entrer au Couvent et de s'alimenter, s'enfermait dans un mutisme et dans une indifférence inquiétante. Il avait commencé à voir sa famille en train d'être torturée. Il entendait les cris de ses frères et sœurs et même de ses parents dans les mains du commissaire Fleury, celui qui avait commandé sa torture au DEOPS.

Ni la beauté de l'architecture du couvent de La Tourette, dessiné par Le Corbusier et construit à quelques kilomètres de Lyon, à L'Arbresle, ni les bois qui entouraient le bâtiment, ni la solidarité de ses frères n'ont été suffisants pour sortir Tito de l'angoisse et de la peur qui l'habitaient. Il retrouvait toujours et partout ses tortionnaires, prêts à recommencer les séances de torture.

Le monde était devenu pour Tito l'ombre des agents de la répression et les gens qui l'entouraient – à l'exception des frères dominicains Plassat et Ducret – n'étaient que des représentants de Fleury, comme l'a immédiatement compris le Dr Rolland.

« Prenez un comprimé », lui a dit l'infirmière.

Tito a obéi avec une soumission tragique qui a impressionné le psychiatre. Il a compris que tous étaient identifiés aux tortionnaires dans la tête du dominicain, qui était convaincu qu'il allait être tué sous peu. À ce moment-là, il revivait l'attente qui le marqua dans la prison et pendant les séances de torture.

Les mois de prison avaient laissé des marques profondes, une peur permanente. À dix mille kilomètres de São Paulo, protégé par ses confrères du couvent de La Tourette, Tito se sentait toujours comme un condamné à mort. N'avait-il pas été arraché d'un autre couvent, avec des confrères aussi impuissants que lui devant le pouvoir arbitraire de la dictature ?

Dans l'hôpital, il voyait médecins et infirmiers comme un peloton d'exécution, prêt à faire son travail.

Le médecin observait pour la première fois les signes dévastateurs d'une prison accompagnée d'interrogatoires sous la torture. Jeune psychiatre de 35 ans, le Dr Rolland n'avait jamais soigné une victime de la torture. Le patient qu'il recevait ce jour-là allait changer sa vie.

2

Fortaleza

*Les jours printaniers, je cueillerai des fleurs
pour mon jardin de la saudade.
J'effacerai, ainsi, les souvenirs d'un passé douloureux.*
Tito de Alencar, 12 octobre 1973.

Dans son lit d'hôpital, Tito voyait comme dans un brouillard les quatre dernières années de sa vie qui passaient comme un film. Le couvent du quartier de Perdizes, l'Université de São Paulo, le mouvement étudiant, le militantisme dans l'ALN, la prison, la torture, l'exil à Santiago du Chili, puis au couvent à Paris et au couvent de Sainte-Marie de La Tourette, près de Lyon.

Le frère brésilien qui avait trouvé asile politique en France avait été échangé, malgré lui, contre l'ambassadeur suisse, en janvier 1971. Giovanni Enrico Bücher avait été kidnappé, ou capturé, comme préfèrent dire quelques guérilleros, en décembre 1970, par la Vanguarda Popular Revolucionária (VPR : Avant-garde populaire révolutionnaire). Ce fut le troisième et dernier kidnapping d'ambassadeur pendant la dictature.

Faisant partie de la liste des soixante-dix prisonniers politiques qui devaient être libérés, Tito fut banni avec les autres qui appartenaient à plusieurs organisations de lutte armée. La liste définitive des prisonniers à être relâchés pour la libération du diplomate fut le résultat d'une longue négociation avec la dictature. Cette liste fut élaborée surtout par Alfredo Sirkis et Carlos Lamarca, qui participèrent à la capture de l'ambassadeur.

Les prisonniers bannis devenaient automatiquement apatrides. La plupart commençaient un marathon pour se réinsérer dans le monde du

travail. Les plus jeunes, en plus du travail, cherchaient à s'inscrire à l'université pour continuer leurs études dans le pays étranger où ils avaient trouvé asile.

Tito pressentait le profond déracinement que représentait l'exil. Déjà en prison, il ne voulait même pas penser à l'hypothèse de quitter son pays. Le frère Fernando de Brito, un des dominicains incarcérés à la prison Tiradentes avec lui, essayait de l'aider en évoquant une éventuelle présence de son nom sur la liste des prisonniers dont les guérilleros demanderaient la libération. Tito réagissait sans enthousiasme, plutôt préoccupé par cette possibilité. Il se montrait réticent. Sur la photo des ex-prisonniers devant l'avion de la Varig, juste avant le décollage vers Santiago, Tito apparaît triste, loin de l'euphorie des autres prisonniers qui venaient de quitter la prison.

Avant de connaître la prison et la torture, Tito était gai, aimait faire des blagues, était plein d'énergie. Il avait même un côté comique, ludique, avec un sens de l'humour très fin, selon son confrère João Antônio Caldas Valença. Il avait la réplique facile et avait tout un art pour attribuer des surnoms, ce que d'aucuns caractérisent comme typique des natifs de l'État de Ceará, où il est né.

Tito avait étudié le chant lyrique, jouait de la guitare et découvrait la poésie et les grands poètes comme Fernando Pessoa. Il faisait des vers comme un apprenti poète. Pendant les années de militantisme il consacra son temps à l'étude de textes politiques et philosophiques.

Quand il prit l'avion, un des policiers qui accompagnaient les ex-prisonniers menotta Tito au bras du président élu de l'Union nationale des étudiants (UNE) et membre de l'organisation Action populaire, Jean-Marc von der Weid, élu au Congrès de Ibiúna, qui avait été neutralisé par la police en octobre 1968. Un peu plus loin était assis Samuel Aarão Reis, du mouvement MR-8, menotté à un autre ex-prisonnier. Le vol était sécurisé par des policiers brésiliens assis dans chaque rangée de l'avion. Jean-Marc et Samuel s'interrogeaient sur leur avenir mais étaient sûrs que, sortis des salles de torture, ils avaient échappé au pire et dorénavant pourraient être utiles à la résistance. De ce fait, ils étaient soulagés de quitter le pays.

La plupart des soixante-dix bannis n'avaient aucun moyen de subsistance en pays étranger. Ils ne savaient même pas quel pays leur accorderait l'asile politique après ce passage par le Chili.

Tito n'est pas resté longtemps à Santiago. Il a pris un avion pour Rome et quelques jours après il a débarqué à Paris, où il a passé la plupart du temps persécuté psychiquement par ses tortionnaires. Il les avait quittés à São Paulo mais ils l'ont accompagné partout. Ni au couvent de Paris, ni à

celui de L'Arbresle, près des vignes du Beaujolais, il ne se sentira protégé du commissaire Fleury.

Le catholicisme et les engagements sociaux du dominicain venaient de sa famille, une vraie forteresse représentée par son père, sa mère, ses frères. Dans la famille, la personne qui a le plus influencé Tito a été Nildes, la sœur qui a aidé la mère à s'occuper du cadet. C'est elle qui lui a fait découvrir un catholicisme renouvelé, politisé, très loin d'un piétisme aliéné.

Tito est né à Fortaleza, au 364 de la Rue Rodrigues Júnior, le 14 septembre 1945, quand Laura de Alencar Lima avait un peu plus de 40 ans. Son père, Ildefonso Rodrigues de Lima, avait la soixantaine. Ils étaient venus habiter la capitale de l'État de Ceará avec leurs treize enfants. Tito a été le dernier d'une fratrie de quinze dont seulement onze sont arrivés à l'âge adulte : sept filles et quatre garçons. En 2012, ils étaient sept frères et sœurs. Tito, Jorge et deux filles étaient déjà décédés.

Le petit garçon est né douze jours après la fin de la Seconde Guerre mondiale qui dévasta une partie de l'Europe. La famille Alencar Lima a souffert au Brésil des privations de la guerre qui mena à la défaite du nazifascisme. En tant que gérant d'une compagnie d'autobus, l'Entreprise du Nord-Est, Ildefonso Rodrigues de Lima n'avait pas un salaire suffisant pour faire vivre sa famille nombreuse. C'était donc naturel que les aînés commencent à travailler très tôt pour aider les parents.

Comme un vrai patriarche du Nord-Est, Ildefonso pensait que les enfants étaient une bénédiction de Dieu. À chaque nouvelle grossesse, dona Laura ne manquait pas de le remercier pour ce don de la vie. Quand un nouvel enfant était conçu, l'autre commençait à peine à apprendre à marcher. Mais, exceptionnellement, entre Tito et le frère qui l'a précédé quatre longues années se sont écoulées, temps pendant lequel dona Laura a estimé que son travail de procréer était terminé. Mais quand la nouvelle grossesse s'est déclarée comme une surprise, la famille fêta l'annonce.

« J'avais 12 ans et avec mes sœurs aînées nous avons aidé à préparer la layette du bébé comme si on jouait avec une poupée », raconte Nildes, 78 ans en 2012. Les filles étaient habituées à faire leurs propres jouets, compte tenu des ressources limitées de la famille.

Nildes n'a jamais oublié la naissance du benjamin. Elle partit avertir sa sœur mariée que la mère commençait le travail de l'accouchement. Quand elle est rentrée, elle a vu le bébé. La sage-femme, dona Conceição, l'avait déjà mis dans un petit hamac blanc. Depuis ce jour, Tito ne s'est plus séparé d'un hamac, que ce soit pour lire, dormir ou jouer de la guitare.

Le benjamin a été reçu avec les honneurs réservés aux garçons, plus rares chez les Alencar Lima. Comme dans toutes les grandes familles, il y avait deux générations bien distinctes et les aînés avaient déjà un travail : l'aînée de la fratrie était âgée de 24 ans, le garçon le plus âgé avait 20 ans et les autres garçons avaient 8 et 4 ans. Âgé d'à peine 9 mois, Tito devient oncle d'une fille, la première petite-fille de ses parents.

Depuis qu'elle l'a découvert dans son hamac, Nildes a eu un amour fraternel profond pour Tito. Dans le Nord-Est, les grandes sœurs s'occupaient des plus petits et elle n'a pas hésité à assumer la tâche de s'occuper de Tito comme un fils précoce d'une petite fille de 12 ans. Nildes apprit à changer un bébé, faire ses petits soins, lui donner à manger et à boire.

La préadolescente s'est transformée en une sœur-mère du frère qui a reçu le nom de l'empereur romain pour rendre un hommage au seul frère de sa mère Laura. Après avoir appris à marcher, Tito s'est mis tout de suite à parler et à deux ans il avait déjà un vocabulaire important. Il chantait et dansait sans inhibition ; pour sa sœur, « il était aussi beau qu'un ange baroque ».

Parler de Tito est un grand plaisir pour Nildes :

« Pour le bercer, je chantais les chansons de Vicente Celestino, un chanteur très populaire à l'époque. « Acorda patativa, vem cantar. Relembra as madrugadas que lá vão. E faz da tua janela o meu altar »¹. Et Tito ne s'endormait qu'à la fin de la chanson.

Son goût pour la musique populaire brésilienne provenait de la voix de sa sœur. Plus tard, il reçut des leçons de chant à la Société de Musique Henrique Jorge et il apprit à jouer de la guitare. Dans les moments de grande solitude, même aux pires moments de l'exil, le frère dominicain ne se séparait pas de son instrument, toujours en train de jouer une chanson brésilienne.

Quant Tito eut un peu plus de 3 ans, il y eut la première élection municipale post-dictature de Getúlio Vargas. Un des candidats à la mairie de Fortaleza, Acrísio Moreira da Rocha, était soutenu par le Parti communiste brésilien (PCB). Le coffre en bois de la salle à manger servait de tribune pour Tito, qui « haranguait les électeurs » avec les mots qu'il entendait dans les discours. La famille s'amusait, fière de l'appétit politique du benjamin.

La démocratie avait été rétablie en 1945, l'année de naissance de Tito, avec la convocation d'une Assemblée nationale constituante. En octobre, le Parti communiste brésilien était sorti de l'illégalité et a pu participer aux

1. Réveille-toi, bel oiseau, viens chanter. Souviens-toi des aurores passées et fais de ta fenêtre mon autel.

élections. En décembre, le PCB a élu Luiz Carlos Prestes comme sénateur, quatorze députés fédéraux, parmi lesquels le futur révolutionnaire Carlos Marighella.

Un peu plus de vingt ans plus tard, la lutte politique de Marighella contre la dictature installée en 1964 allait jeter Tito dans la tourmente des années de plomb. Son militantisme étudiant et politique le mènera à la prison et à l'exil.

Mais la situation légale du PCB n'a pas duré longtemps. En avril 1947, le Tribunal supérieur électoral (TSE) déclara le parti illégal : il aurait été un instrument de l'intervention soviétique dans le pays. L'année d'après, les parlementaires élus par le PCB perdirent leurs mandats. Les communistes entraient dans une nouvelle période de clandestinité.

La famille Alencar Lima était pauvre « mais il y avait une grande richesse humaine et culturelle » dans les souvenirs de Nildes. Elle se rappelle de son père lisant deux ou trois journaux par jour, ainsi que des livres. Ayant quitté l'école avant d'avoir obtenu son brevet, Ildefonso avait un grand intérêt pour la politique, défendait des idées de justice et de liberté, mais n'était pas membre d'un parti politique.

À 6 ans, Tito entre à l'École Général Tibúrcio – où une de ses sœurs était professeure – qui fonctionnait dans les locaux de l'École de Préparation des jeunes militaires de l'Armée de Terre et qui s'appelle aujourd'hui École militaire de Fortaleza. Dans les années 1950, les enfants jouaient sur le trottoir avec une liberté qui n'existe plus. Tito jouait dans la rue avec les autres enfants et sa sœur Nildes essayait de lui apprendre les bonnes manières de façon plus ou moins intuitive. Elle le voyait grandir plein de vitalité, s'inventant des jeux comme l'épluchure d'un oignon qu'il attachait à un fil et qu'il faisait bouger pour faire croire aux gens qui passaient dans le trottoir d'en face qu'il s'agissait d'un serpent.

« Quand il écrivit dans l'exil “Quand sèchera la rivière de mon enfance, toute douleur sèchera”, Tito s'accrochait à la dernière bouée pour ne pas se noyer, pour échapper à la persécution qu'il ne cessait de revivre, une trace des tortures. Il se réfugiait dans son enfance heureuse », nous dit-elle.

Très catholique, Nildes emmenait le petit frère avec elle à l'église pour honorer ses promesses à Notre-Dame de Fatima.

Très coquin et plein d'énergie, Tito pouvait agacer dona Laura qui lui promettait une fessée. Nildes était alors convoquée par le petit qui lui demandait : « Nide, calme ta mère ».

Toute sa vie Tito a cultivé l'art de trouver des surnoms. Le fils de la bonne était « Picolé de Alcatrão », une allusion à la couleur de sa peau.

Les autres garçons lui ont donné le surnom Caboré, ses yeux étant très grands ; on l'appelait du nom d'une petite chouette.

Le cœur du petit Caboré commençait à battre plus fort quand il apercevait Teresinha, une amie de Nildes. Il avait 6 ans et la jeune fille, qui en avait 18, avait l'habitude d'aller étudier avec sa sœur. À ce moment-là, le petit garçon se métamorphosait en petit Roméo devant Juliette : il était perturbé, son cœur battait la chamade. À 12 ans, il tomba amoureux de Cidinha, une voisine à qui il écrivit un petit mot. Un de ses frères retrouva le message mais, malgré les moqueries, l'amoureux continua à envoyer des billets à sa muse.

À cette époque-là, la mère de Tito l'inscrivit dans la Congrégation de Marie, des enfants de la vierge Marie. À 12 ans, le benjamin de dona Laura portait le ruban vert, un des premiers degrés des membres de la Congrégation. Mais, évidemment, ce n'est pas dans ce milieu qu'il s'est imprégné d'une vision engagée de l'Église et du christianisme.

À une époque où la Bible n'était pas très lue par les catholiques, Tito fut initié à cette lecture grâce à l'influence des deux femmes les plus proches de lui, sa mère et sa sœur Nildes. La doctrine sociale de l'Église lui fut présentée par Nildes, fière d'avoir ouvert les yeux de son frère aux problèmes sociaux.

C'est à partir de 17 ans que commence sa militance à la Jeunesse étudiante catholique (JEC), un bras politisé de l'Action catholique. Tito avait commencé à fréquenter la JEC à 12 ans à son entrée au Lycée du Ceará. Dans le militantisme catholique, il a développé son intérêt pour la politique, qu'il avait commencé à montrer avec ses « discours » enflammés de l'enfance.

« À la JEC, il s'est retrouvé dans son milieu. Il a plongé totalement dans le mouvement, il lisait, étudiait beaucoup. Il vécut cet engagement d'une manière extraordinaire. L'Action catholique nous donnait une nouvelle vision de l'Église, des idées chrétiennes liées à l'engagement social. J'avais apporté ce message chez nous »,

se rappelle la sœur qui, plus tard, a réalisé aussi sa vocation en devenant pédagogue puis théologienne.

Parmi les amis que Tito s'est fait alors à la JEC de Fortaleza, le plus proche était José Genoino. Celui-ci participera plus tard à la guérilla de l'Araguaia et sera élu député en 1982 et réélu sept fois. Né à Senador Pompeu, une petite ville près de Quixeramobim, Genoino participa, aux côtés du père Salmito, aux mouvements de création de la JEC dans les

autres villes de l'État, entre 1962 et 1963. La première fois que Genoino a vu Tito c'était pendant un congrès national de la JEC à Campina Grande, dans l'État de Paraíba, où il fit aussi la connaissance de Frei Betto. Quand Genoino est parti habiter à Fortaleza pour ses études, il a commencé à fréquenter le groupe de la JEC et immédiatement il s'est lié d'amitié avec Tito.

Le groupe d'amis était formé, entre autres, de Roberto Benevides et de Carlos Alberto, dit Pacatuba : il se réunissait presque tous les jours à l'église du Rosario, après la messe de 17 h. Selon Genoino, c'était une « messe moderne sous l'influence du Concile Vatican II », célébrée par le père Carlos Alberto, ami de Tito. Dans les réunions, les jeunes discutaient du destin de l'Église et de ses dilemmes.

C'était pour Tito le milieu idéal pour stimuler ses lectures. La devise de la JEC, « voir, juger, agir », invitait à affronter la réalité, à réfléchir et à s'engager dans l'action. Les militants avaient quinze minutes de méditation pour se mettre devant Dieu. La lecture biblique et les livres en assuraient le socle religieux.

Mais il n'y avait pas que des lectures religieuses. Parallèlement aux textes du père Lebreton, Tito a découvert les livres de Caio Prado Jr., de Nelson Werneck Sodré, de Jean-Paul Sartre, de Tolstoï. La philosophie et les sciences sociales représentaient son plus grand intérêt, mais en même temps il découvrait dans le milieu étudiant l'action et les débats. Petit à petit, il se formait une conscience politique avec les autres militants de l'Action catholique.

Plus tard, parmi ses livres, la famille a retrouvé « Communisme et christianisme » de Martin d'Arcy, « L'itinéraire de Karl Marx à Jésus-Christ » d'Ignace Lepp, « L'Église est-elle avec le peuple ? » du père Aloisio Guerra et « Le scandale de la vérité » de Jean Daniélou.

Ils avaient été lus et des passages étaient soulignés là où Tito se reconnaissait dans les idées de l'auteur.

En 2013, Genoino a rappelé le rôle fondamental de Tito dans sa formation intellectuelle :

« Mon amitié avec Tito a été très forte et m'a beaucoup marqué ; il avait une solide formation intellectuelle. Il étudiait beaucoup, était très rigoureux, me donnait des suggestions de lecture. Nous échangeons des points de vue sur l'œuvre de Sartre, de Camus. Nous avions une très grande curiosité et étions très ouverts. »

Mais il n'y avait pas que la politique, la philosophie et la religion pour les adolescents qu'ils étaient. Genoino se rappelle des pique-niques à

Fortaleza, à la plage Beira-Mar ou à la plage du Futur, alors très peu fréquentée, où ils allaient s'amuser et écouter de la musique. Tito était déjà un peu moins turbulent que les autres, il n'appartenait pas au groupe des fêtards. Mais quand il y avait des rencontres musicales chez des amis, il était toujours présent pour écouter les derniers tubes de la musique brésilienne. José Genoino raconte :

« À cette époque-là, nous avons découvert « A banda », de Chico Buarque, et nous écoutions beaucoup les chansons de Vinícius de Moraes, Dorival Caymmi, beaucoup de succès de la Musique populaire brésilienne (MPB). »

L'Action catholique (AC) était arrivée d'Europe dans un moment d'*aggiornamento* de l'Église. Le catholicisme se renouvelait en essayant de mettre l'Évangile en phase avec la réalité du monde, en présentant le christianisme comme une voie de transformation, d'éradication de la pauvreté et des inégalités. Témoigner d'un christianisme engagé était aussi une façon de faire face au communisme. Et pour cette raison, les marxistes voyaient l'Action catholique avec méfiance car ils considéraient que le mouvement avait des traces d'anticommunisme.

Nildes regardait avec enthousiasme le militantisme de Tito :

« Nous voulions que chacun de nous soit un Christ parmi le peuple. Tito a compris cela de manière extraordinaire. Il était un passionné mais vivait des moments de solitude parce qu'il avait un côté mystique. »

En 1963, alors qu'il étudiait dans la filière scientifique du lycée, Tito est parti à Recife en tant que représentant de la JEC dans la région Nord-Est. Dans la capitale du Pernambouc, il a habité Rua dos Coelhos, dans l'Ilha do Leite, où se trouvait la maison des permanents – le nom des dirigeants qui travaillaient à plein temps pour le mouvement – pas loin de l'ancien Hôpital Pedro II.

Petit à petit il s'est mis à travailler avec les petits frères de Foucauld, une société religieuse qui agit avec les pauvres, dans laquelle les religieux partagent concrètement la vie des démunis. À cette époque-là, Tito a lu tout ce qu'il a pu trouver sur la vie de Charles de Foucauld, le mystique qui a fondé la société des Petits frères de Jésus et qui a été béatifié en 2005.

Nildes accompagnait les progrès de Tito, fière de le voir suivre le chemin qu'elle lui avait fait découvrir à partir de sa propre expérience à